

Sur l'intelligence, les races, et les tests de QI

Christian Trempe

La conférence du 13 février dernier, *L'ABC du QI*, donnée par Serge Larivée, a provoqué chez moi de nombreuses interrogations. J'aimerais en relever quelques-unes parmi les plus troublantes et proposer quelques pistes de réflexion.

Sur la génétique

La génétique établit des corrélations et des liens de causalité entre le génotype (c'est-à-dire les séquences d'ADN), qui est héréditaire, et le phénotype (les traits qu'on observe). Je ne crois pas que cela ait été fait pour l'intelligence, notamment parce que l'intelligence n'est pas UN phénotype, mais une multitude de phénotypes. Plusieurs traits sont également polygéniques, c'est-à-dire que plusieurs gènes contribuent à un seul trait. Albert Jacquard, entre autres, avait émis des réserves au sujet du QI, en rappelant qu'un seul chiffre (le QI) ne peut représenter un ensemble de caractéristiques différentes (la mémorisation, la déduction, l'imagination, etc.) sans pondération arbitraire de chacun de ses éléments, pas plus qu'un seul chiffre ne peut représenter la forme, la couleur et le poids d'une pomme.

Mais ce qui importe ici, c'est que la démonstration de l'héritabilité d'un phénotype n'est pas suffisante pour attribuer ce trait à des facteurs génétiques. Il faut démontrer qu'une variation de la séquence d'un ou plusieurs gènes module directement un phénotype. À partir d'une telle démonstration, il est alors possible d'aborder la génétique des populations. À défaut d'avoir un mécanisme pour expliquer un phénotype par la génétique moléculaire (ce qui est nettement souhaitable), il est toujours possible d'étudier l'héritabilité d'un trait : c'est ce dont il est question dans le livre *The Bell Curve* (Herrnstein et Murray, 1994). Mais pour ce faire, il faut séparer les facteurs environnementaux des facteurs génétiques de l'héritabilité.

Or, comment peut-on prétendre sérieusement être capable de séparer les facteurs environnementaux des facteurs génétiques ? J'ai beau me creuser la tête, je n'arrive pas à imaginer comment on peut arriver à

séparer les deux. On m'a parlé d'expériences avec des jumeaux, mais j'ai aussi appris que le chercheur qui les avait faites, Cyril Burt, avait falsifié ses données. Newman, Freeman, et Holzinger ont d'ailleurs démontré en 1937 que la différence de QI de jumeaux élevés dans des environnements inégaux était, curieusement, de 15 points. De toute façon, il me semble que pour que ces études soient concluantes, il faudrait, pour chacune des paires de jumeaux de notre ensemble, en placer un dans un environnement non favorable et l'autre dans un environnement favorable, et il faudrait que ces environnements soient absolument identiques pour chacun des jumeaux, ce qui me semble expérimentalement (et éthiquement !) impossible. J'ai lu aussi que nous définissions le facteur socio-économique par un agencement de la position économique familiale, du niveau de scolarité de la personne et des parents de celui qui passe le test de QI, etc. Or, comment peut-on affirmer sérieusement que nous puissions arriver à définir une liste *exhaustive* de tous les facteurs socio-économiques ?

Des chercheurs aux origines suspectes

Au retour de la conférence, j'ai découvert que Charles Murray, un des auteurs du livre *The Bell Curve*, était un membre influent d'un *think-tank* conservateur américain, *L'American Enterprise Institute*, qui compte dans son personnel des gens tout aussi peu fréquentables que Lynne Cheney, Richard Perle, Reuel Marc Gerech (le directeur de *Project for the New American Century*), un certain John Lott, qui a écrit un livre intitulé *More Guns, Less Crime*, et j'en passe. Murray a lui-même milité pour l'abolition de l'aide sociale aux États-Unis. De plus, dans un article du *New-Yorker*, daté du 28 novembre 1994, on y apprend qu'il avait participé avec des copains à une

